

Fiction

Simon Roy, Jean-Paul Beaumier, Judy Quinn, David Lonergan, Michèle Bernard, Michel Nareau, Julie Pelletier and Laurent Laplante

Number 134, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71518ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, S., Beaumier, J.-P., Quinn, J., Lonergan, D., Bernard, M., Nareau, M., Pelletier, J. & Laplante, L. (2014). Review of [Fiction]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (134), 23–33.



Martin Michaud
SOUS LA SURFACE

ON A TOUS QUELQUE CHOSE À CACHER
Goélette, Saint-Bruno-de-Montarville, 2013,
349 p. ; 24,95 \$

Pour son dernier polar, Martin Michaud s'est librement inspiré de l'accident tragique du sénateur Ted Kennedy et de l'organisatrice de campagne politique Mary Jo Kopechne à Chappaquiddick, au Massachusetts, à l'été 1969.

Celui qui avait tâté de la question américaine en abordant dans l'intrigue de son précédent roman le sujet de l'assassinat de JFK (*Je me souviens*) pousse l'audace plus loin cette fois-ci, sortant carrément du cadre québécois des enquêtes de l'inspecteur Lessard. *Sous la surface* se déroule donc en marge du *Super Tuesday*, alors que Patrick Adams brigue l'investiture démocrate en vue des présidentielles américaines.

La femme d'Adams, Leah Hammett, a un parcours étrangement atypique pour une éventuelle première dame : cette ex-mannequin grande lectrice de Kerouac affiche même déjà au compteur quelques romans publiés. Or à son retour dans sa ville natale de Lowell (Massachusetts), Leah reçoit un impossible message texte apparemment signé par son amoureux de jeunesse, Chase, pourtant tenu pour mort noyé quelque vingt-cinq ans plus tôt. Mais qui donc cherche à l'atteindre par ce texto sadique ? Tout porte à croire qu'on tente sournement de faire dérailler la

campagne du candidat Adams... *Sous la surface* expose les ravages de l'ambition et interroge les conséquences de la trahison.

Avec une telle trame à l'américaine toute à l'action, on pense inévitablement aux suspenses anxiogènes de Coben ou Fitzek. Martin Michaud confirme qu'il sait lui aussi échafauder des histoires de conspiration complexes, savamment stratifiées. En revanche, c'est dans le rendu quelque peu emprunté que des réserves peuvent atténuer le degré d'adhésion. Difficile en effet de se laisser manipuler lorsque apparaissent les ficelles. En voulant écrire un roman typiquement américain, Michaud semble en apparence tomber dans le piège des clichés dont le genre est souvent farci (construction convenue de l'intrigue, réactions et comportements des personnages attendus). Le canevas de ce type de thriller est à ce point mécaniquement respecté qu'on a parfois l'impression de relire une histoire connue.

Or il s'avère à la lecture des derniers chapitres que derrière cette structure en surface prévisible, se cache, immergé, un scénario franchement astucieux. Seulement, il faut donner le temps au stratège de révéler toute la densité de ce mystère positivement confondant pour que soit exposée enfin l'intelligence de construction maligne de ce roman diablement efficace.

Simon Roy

Stéphanie Pelletier

QUAND LES GUÊPES SE TAISENT

Leméac, Montréal, 2012, 118 p. ; 16,95 \$

Lorsqu'un premier livre nous parvient couronné d'un prix, en l'occurrence le Prix du Gouverneur général 2013, catégorie romans et nouvelles, il est difficile d'en entreprendre la lecture sans avoir quelque attente, ce qui est le plus souvent une mauvaise chose, tant pour le livre que pour son auteur. Prix et bruit médiatique distraient plus qu'ils ne donnent une idée juste d'un projet de livre mené à terme. On a beau vouloir faire abstraction de la reconnaissance qui le précède, le regard n'est pas le même. Aussi, me suis-je plongé une seconde fois dans la lecture de *Quand les guêpes se taisent*, premier recueil de nouvelles de Stéphanie Pelletier. La même réserve m'habite en le refermant. Stéphanie Pelletier a indubitablement du talent, et son recueil nous fait entendre une voix aussi personnelle que singulière, mais ce livre, tout publiable soit-il, n'est pas exceptionnel. Les quatorze nouvelles réunies ici réussissent à créer un ensemble dans lequel s'imbriquent les textes qui, chacun à sa manière, proposent une vision d'un monde fragile et parcellaire, vision qui nous est le plus souvent rendue par des personnages féminins d'âges divers explorant tour à tour l'amour, la solitude, l'abandon. La sexualité mise en scène dans ces nouvelles a ici pour fonction de circonscrire tout à la fois le champ de l'intimité, le désir et la déception, l'espoir et la banalité. Rien de grandiose dans les histoires qui nous sont données à lire, et ce n'est certes pas un défaut, Stéphanie Pelletier préférant, à juste titre, explorer les états d'âme de ses personnages, les révéler : « Oui, il y a une fissure dans chaque chose, dans chaque être humain, et c'est par cette faiblesse, par cette plaie vive que la lumière entre ». L'intérêt de ce premier recueil réside sans conteste dans cette mise à nu des personnages, dans le dévoilement de cette lumière qui s'estompait sitôt la lueur qu'elle porte révélée au jour. Mais plusieurs de ces textes auraient gagné à être resserrés, voire certains pas- ▶

Un polar suédois

Les auteurs Jerker Eriksson et Håkan Axlander-Sundquist, duo suédois connu sous le nom d'Erik Axl Sund, voient large et loin. Bien qu'ils n'aient publié qu'un seul roman, *Persona*, ils annoncent déjà les deux autres volumes de la trilogie *Les visages de Victoria Bergman*, soit *Trauma* et *Catharsis*. On aura compris la thématique que ces auteurs pour le moins improbables désirent développer. Il faut savoir que si Axlander-Sundquist est le chanteur-vedette d'un groupe d'électro-punk, Eriksson en est le producteur, en même temps que bibliothécaire de prison.

En psychologie, *persona* peut définir quelqu'un qui possède une fausse personnalité, une fausse identité. Lorsque le « moi » et la « persona » fusionnent, disent les experts, l'individu peut se prendre pour celui qu'il est aux yeux des autres et non pour ce qu'il est vraiment.

Le roman peut alors commencer.

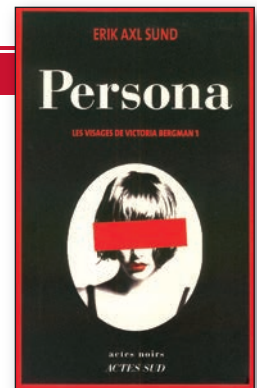
La psychologue Sofia Zetterlund est aux prises avec deux patients difficiles, deux cas de personnalité multiple. « Ces personnes étaient très difficiles à traiter, elle le savait. » Le lecteur bascule ainsi dans l'univers glauque des enfants martyrs, des histoires plus dramatiques les unes que les autres dont s'occupe l'inspectrice Jeanette Kihlberg. Violence, pédophilie, inceste, pères agresseurs et mères silencieuses, meurtres morbides, combats humains, enfants soldats, esclavagisme, tout y passe. Cœurs sensibles, s'abstenir.

Le chassé-croisé entre les deux femmes, entre ces professionnelles qui tentent chacune à sa manière de résoudre l'énigme, est le fil d'Ariane de l'intrigue. Pourquoi leurs vies sentimentales et maritales sont-elles si compliquées ? Pourquoi la commissaire Kihlberg ne réagit-elle pas lorsque tout sombre autour d'elle, mariage, travail, relation avec son fils ? Jusqu'où ira leur relation ? « Tous ces hommes qui, d'une façon ou d'une autre, avaient une influence sur sa vie et dont, bien souvent, elle aurait trouvé beaucoup plus facile de se passer. »

L'écriture à quatre mains n'est jamais aisée. Il est impossible de savoir si la structure alambiquée de *Persona* en est l'empreinte ou pas. La trame non linéaire du livre, c'est le moins qu'on puisse dire, se situe dans un espace-temps en allers-retours, où se rencontrent personnages dédoublés et victimes dépersonnalisées. Le lecteur travaille fort pour s'y retrouver.

La tension dramatique se poursuit jusqu'à la dernière page, jusqu'à la finale en suspens (ou *cliffhanger*), alors que les deux écrivains nous conviennent avec insistance à poursuivre la lecture de leur œuvre. Le premier volet de la trilogie n'a pas répondu aux questions posées en quatrième de couverture : « À quel moment la victime se mue-t-elle en prédateur ? Et peut-on être mauvais si on ne ressent aucune culpabilité ? » Le deuxième volume, *Trauma*, saura-t-il le faire ?

Michèle Bernard



Erik Axl Sund

PERSONA

LES VISAGES DE VICTORIA BERGMAN 1

Trad. du suédois par Rémi Cassaigne

Actes Sud, Arles, 2013, 475 p. ; 34,95 \$

sages réécrits. Quelques transitions sont maladroites et rompent la sphéricité qui donne au genre sa spécificité par rapport au roman, son envol. Par-dessus tout, les parties dialogiques, par leur parti pris à vouloir épouser l'oralité des personnages, créent un hiatus dans le déroulement du récit et ont le plus souvent pour effet de susciter un agacement plutôt qu'une adhésion à la prise de parole des personnages. Ce livre méritait certes d'être publié, son auteure d'être encouragée. De

là à lui décerner le Prix du Gouverneur général...

Jean-Paul Beaumier

Martine Audet
DES VOIX STRIDENTES
OU ROMPUES

Le Noroît, Montréal, 2013, 72 p. ; 17 \$

Martine Audet continue son humble travail de poète avec *Des voix stridentes ou rompues*. Humble, au sens où, comme

celui de Jacques Brault, il a lieu en dehors des évidences, de la clarté commune, des grands éclats théâtraux. La langue entre leurs mains d'horlogers est toute matérielle, petits mécanismes qu'il faut démonter puis remonter. Une fois reconstruite, elle ne donnera plus jamais la même heure.

« J'ai tendu la main vers les nuages / Ce n'était pas vraiment une langue », écrit la poète dans son texte d'ouverture. Si ce n'était pas vraiment une langue, ce n'était pas tout à fait des nuages, c'était plus que

Un polar qui vient du froid...

Troisième volet des enquêtes de Fredrika Bergman, *Les anges gardiens* est un de ces polars *qui-viennent-du-froid* et plus précisément de Suède, comme tant de romans de série noire qui font la joie des lecteurs ces années-ci. Écrit par l'auteure à succès Kristina Ohlsson, il fait suite aux *Enfants de cendres*, le premier volet de la série ainsi que le premier livre de l'écrivaine, et à *La fille au tatouage*. Cette troisième enquête a cependant une vie propre, il n'est pas nécessaire d'avoir lu les deux autres pour comprendre ce qui anime l'équipe de détectives au sein de laquelle travaille Bergman.

L'intrigue classique de type « qui est le coupable ? » – *who-done-it* – amène la policière Bergman à remonter le temps, à essayer d'attraper tous les fils d'un écheveau complexe, et même à remettre en question sa relation avec le père de son enfant, impliqué semble-t-il dans une histoire sordide. « C'est alors que tu as trouvé des éléments concernant Spencer, n'est-ce pas ? [...] Oui », répond Fredrika.

Sordide en effet, puisqu'il s'agit en intrigue principale d'une secte d'amateurs de *snuffmovies*, soit de films pornographiques dans lesquels on torture et on tue, parfois réellement. « Elle n'est pas sûre que ce soit pour de vrai, le film n'a ni queue ni tête. Le contenu est répugnant. »

En intrigue secondaire, qui tourne par contre un peu à vide, il est question de manipulation psychologique et de viols de jeunes étudiantes par leurs professeurs d'université. « Elle a déposé une plainte contre lui pour harcèlement sexuel. »

Kristina Ohlsson, née en 1979, a été analyste pour la police nationale suédoise, entre autres métiers. Jusqu'à tout récemment, elle était agente en contreterrorisme à l'Organisation pour la sécurité et la coopération en Europe (OSCE). Ceci explique cela, a-t-on coutume de dire ; la connaissance technique des procédures d'enquêtes de la jeune écrivaine transparaît dans le polar, sans jamais être pour autant ni trop lourde ni trop détaillée.

La structure du roman est par contre complexe et même tarabiscotée, entre passé et présent, présent qui lui se décline en deux temps, en alternance. Pas toujours facile à suivre. Certaines lourdeurs dérangent, que ce soit dans la traduction, par exemple : « lire dans le canapé » au lieu de « sur le canapé », ou dans le texte, par exemple : « Si Valter Lund était homo, il ne pouvait pas avoir eu de relation avec Rebecca ». Ah bon ?

Les anges gardiens est un bon polar, sans être un véritable coup de cœur. Par contre, il faut savoir que *La fille au tatouage* et *Les anges gardiens* ont tous deux été sur la liste courte – en 2010 et en 2011 – du Prix de l'Académie suédoise des écrivains de romans policiers. Publiée dans plus de vingt pays, la trilogie est présentement l'objet d'un projet de production pour une minisérie télévisée.

Michèle Bernard



Kristina Ohlsson

LES ANGES GARDIENS

Trad. du suédois par Hélène Hervieu

Michel Lafon, Neuilly-sur-Seine, 2013, 475 p. ; 29,95 \$

des nuages, quelque chose qui semblait dire. Dans cet intense recueil, on cherchera, par-delà la mort peut-être, une voix, des voix – stridentes ou rompues. Durement prélevées du monde, bien que de façon partielle, fragmentaire, elles révéleront une expérience brute à la limite du silence. Pour la signifier, les mots, les concepts seront détournés de leur sens usuel ; communément, c'est ce qu'on appelle un poème. Mais la particularité de cette démarche-ci réside dans

le jeu subtil entre écart et rapprochement. Écart entre langage et monde, et paradoxalement rapprochement par cet écart vers l'essence du monde : « Une parole partage / Des arbres / Le nom ».

La poète tient entre ses mains page après page la même matière – vent, nuages, ciel, arbres – l'enserme, la tord de multiples façons. Il y a chez elle une sorte d'entêtement à vouloir faire parler l'extrémité de l'existence. Entêtement bien sûr contraire au renoncement. Mais,

comme elle l'écrit : « Croire / Ce n'est pas ça / Que je regarde », évoquant par là une possible confusion entre la foi et cette obstination purement humaine, qui se rapproche du simple désir de vivre. Où cela mène-t-il ? Comment savoir où l'on va « avant de se perdre » ?

Dans ce superbe recueil aux images réinventées, Martine Audet nous communique une expérience singulière, pour ne pas dire solitaire, du réel et de l'écriture.

Judy Quinn ►



J. R. Léveillé

LE SOLEIL DU LAC QUI SE COUCHE

La Peuplade, Chicoutimi, 2013,

138 p. ; 20,95 \$

Un tout petit roman construit comme un scénario de film, habité par une douce tendresse et nourri par une plume aussi sobre qu'élégante. Rien de trop, rien d'apuyé dans *Le soleil du lac qui se couche* du Manitobain J. R. Léveillé, que vient de rééditer La Peuplade, de Chicoutimi.

Construite autour d'un retour en arrière, l'intrigue est simple : Angèle, une Métisse, se souvient de l'aventure qu'elle a vécue avec un peintre, graveur et poète d'origine japonaise, Ueno Takami. Elle avait 20 ans et étudiait l'architecture, il en avait 64 et allait mourir cette année-là. Le texte est divisé en 164 segments comme autant de scènes. Autour de ces êtres, quelques personnages viennent nourrir le récit : l'imprimeur de Takami, l'ancien amant d'Angèle, la sœur de ce dernier et employée de l'imprimeur, et enfin la sœur et la mère d'Angèle. Des personnages à peine esquissés et pourtant bien campés.

Combien de temps s'est-il écoulé entre le moment où Angèle se décide à décrire cette rencontre dont elle se souvient avec tellement de chaleur qu'on a l'impression qu'elle la revit ? On ne le saura pas et de toute façon le plus important est ce désir du personnage de se replonger avec émotion dans ce qui a été un moment déterminant dans sa vie. Elle s'inspire de

la pensée de Takami : « Les souvenirs, disait-il, sont des croches dans la musique des sphères ». Et musique il y a dans la rythmique des phrases et la sonorité des mots : Léveillé est poète et sa prose retient le meilleur de sa poésie. Les moments passés au bord de ce lac sur lequel le soleil se couche, là où Takami a construit sa maison, sont ceux qui révèlent Angèle à elle-même et c'est la mémoire de ces instants qu'elle cherche à préserver.

Entre le roman et le journal intime, Léveillé se joue des conventions, mettant en pratique ce qu'affirme Takami : « La convention est une aseptisation ».

David Lonergan

Marina Lewycka

TRADERS, HIPPIES ET HAMSTERS

Trad. de l'anglais par Sabine Porte

Alto, Québec, 2013, 610 p. ; 29,95 \$

L'humour de Marina Lewycka, à la fois très *british* – l'auteure ne vit-elle pas à Sheffield, en Angleterre, depuis fort longtemps ? – et slave, savoureux d'auto-dérision – l'écrivaine, ne l'oublions pas, est d'origine ukrainienne –, est tout simplement jouissif.

Traders, hippies et hamsters est le quatrième roman de Marina Lewycka. La verve, la drôlerie et les personnages rocambolesques qui sont devenus le signe distinctif de l'auteure sont encore une fois bien présents, et la qualité de la

traduction est au rendez-vous. « Alors tu t'es bien amusée pour ton anniversaire, vendredi ? – Très bien, merci. Ça va ? Tu étais très beaucoup ivre. Tu as tombé à terre. » Et voilà le lecteur rassuré : on doit sûrement parler anglais de cette façon lorsqu'on vient tout juste d'émigrer de Zhytomyr, ville peu connue d'Ukraine.

Si le *trader* de l'histoire se nomme Serge, un brillant mathématicien, les *hippies* sont ses parents, qui s'appellent Marcus et Doro. Le jeune homme millionnaire leur cache soigneusement sa situation, préférant passer pour un éternel étudiant. Il faut dire qu'il a été élevé dans une commune libertine et gauchisante, comme ses sœurs d'ailleurs, et qu'il ne veut pas brusquer sa famille en annonçant son changement d'orientation.

Sa sœur aînée, Clara, fervente environmentaliste, enseigne dans un milieu défavorisé de la banlieue londonienne et semble complètement perdue quant à son avenir. Leur petite sœur Oolie-Anna, enfant adoptée et trisomique, ne rêve que de posséder un appartement bien à elle. Et de baiser.

Les parents vieillissants – et maintenant à la retraite – décident tout à coup de se marier et leur adhésion soudaine à des valeurs aussi bourgeoises provoque des réactions en chaîne. « 'Se marier ? Qu'est-ce qui leur prend ? Ça se fait encore à leur âge ? – Je ne sais pas. Je ne suis pas sûr que Marcus bande encore'. Ils ricangent à l'idée que leurs parents puissent être aussi ringards. »

L'écrivaine s'amuse – et réussit plutôt bien – à mettre en opposition la crise économique de 2008 et les valeurs *peace and love* des années 1960. Ses personnages sont attachants et leurs aventures amusantes. Et les *hamsters* ? Une longue histoire à découvrir dans *Traders, hippies et hamsters*, un livre divertissant, un livre de vacances.

Le tout premier roman de Marina Lewycka, *Une brève histoire du tracteur en Ukraine*, publié en 2005, avait séduit le monde entier. Vendu à plus d'un million et demi d'exemplaires en Angleterre seulement, traduit en plus de 35 langues, il a gagné plusieurs prix, en plus d'être

Un « grand texte »

Dans *Matamore n° 29*, Alain Farah révélait son agilité à se jouer du lecteur, en le confrontant à un objet narratif qui brillait dans mille directions ; spirale de références, de jeux, de réflexions splendides lancées en deux lignes, comme une répartie aussi jouissive que légère. Le jeu créait des bulles, qui montaient à la tête. Dans *Pourquoi Bologne*, la démarche est assez similaire, avec ce goût et ce besoin de saboter la linéarité du récit, avec ce cumul de temporalités qui se croisent entre 1962 et 2012, avec ce mélange improbable des genres, entre l'autofiction, la science-fiction, l'histoire et les théories du complot. Mais le tout est beaucoup plus incarné. À notre plus grande joie.

La jonction entre théories du complot et métافiction pourrait nous faire penser à un Don DeLillo québécois, mais la cadence et l'humour du roman nous mènent dans des territoires plus bigarrés, où se rejoignent la Nouvelle Vague, les théoriciens de la décolonisation, la sémiologie d'Umberto Eco, parmi autant de références qui deviennent souvent des personnages à l'œuvre, agissant et donnant son envol au récit. Celui-ci tourne autour de l'Université McGill, une institution familière et étrangère dont la vaste et souterraine histoire, qui lie le pouvoir à la sécurité, l'expérimentation et l'art à l'urbanité, est racontée de l'intérieur par un Alain Farah en avatar de lui-même, qui craint de se dédoubler et qui est hanté par le poids de l'histoire (familiale et collective).

L'écriture devient un jeu masqué, ni mise à nu ni désir d'authenticité pour contrer l'attrait du pouvoir par un repli dans une quête d'origine qui ordonne, mais bien par le débordement qu'est l'accumulation, la palette colorée de ceux qui, comme les sapeurs évoqués dans le roman, saisissent la nécessité de se trouver partout, tout le temps, masqués, médicamentés, non catégorisables. Ces masques nombreux, ces personnalités multiples, ces incapacités à cerner l'identité et l'autorité de celui qui écrit, participent d'une réflexion sur l'écriture comme amalgame du littéraire et du populaire, sur le rôle et la force de la littérature comme espace de construction de possibles.

Dans ce texte marqué par la ferveur, la figure d'Hubert Aquin, épris de vitesse, de médicaments, d'action, de politique, d'amour, surgit, qui fait de *Prochain épisode* l'un des palimpsestes qui donne ses assises à *Pourquoi Bologne*. Comme chez Aquin, on retrouve ici la composition en deux temps qui se recouvrent et se complètent, la trame politique, l'écriture de soi comme personnage, l'érudition ludique et foncièrement sérieuse. De même, le recours à l'espionnage comme structure de base d'une histoire formatée à transformer, permet à Farah, comme à Aquin, de défaire les logiques contraignantes des causalités et des atavismes, grâce aux multiples incohérences volontaires du récit et aux apartés nombreux qui insistent sur la nullité narrative d'Alain Farah auteur alors même que ces notations adressées au lecteur assurent la maestria du propos et de la cadence époustouflante des révélations (intimes et politiques) qui jonchent ce grand texte.

Michel Nareau

Alain Farah

POURQUOI BOLOGNE

Le Quartanier, Montréal, 2013, 209 p. ; 22,95 \$



sur la liste longue du prestigieux Man Booker Prize.

Michèle Bernard

Annie Saumont

**UN SI BEAU PARTERRE
DE PÉTUNIAS**

Julliard, Paris, 2013, 201 p. ; 29,95 \$

Une femme tue sa locataire parce qu'elle a piétiné son parterre de pétunias, un homme se suicide parce que la femme qu'il aime en marie un autre, un autre

meurt dans un placard et, arrivé au ciel, Dieu s'étonne : mais que faisait-il dans ce placard ? Une grand-mère explique la genèse du monde à son petit-fils... Ainsi s'enchaînent les nouvelles d'*Un si beau parterre de pétunias*, le dernier recueil de nouvelles d'Annie Saumont, qui regroupe dix-neuf textes. L'enchaînement de ces derniers a ici la rigueur, la précision d'une mécanique suisse. Rien n'est laissé au hasard, la chute d'une nouvelle, après avoir marqué le dénouement avec une précision quasi chirurgicale, annonce la

suivante, rythme l'ensemble du recueil, comme chaque rouage d'une montre joue efficacement son rôle, donne l'heure avec précision, pas toujours celle que l'on souhaite. Comme les chutes, les amorces des nouvelles témoignent de la parfaite maîtrise du genre dont fait preuve Annie Saumont. Elle se glisse dans la peau de ses personnages et en épouse les motivations, conscientes ou inconscientes, les aspirations, les désirs, les rêves, avec l'agilité, l'aisance du cambrioleur qui glisse la main dans un gant avant de ►



déjouer la serrure qui ne saurait lui résister. L'hésitation ne fait pas partie du *modus operandi* de la nouvelliste qui progresse avec méthode, qui écrit au plus près de l'os. On l'imagine sans peine relisant ses textes en les expurgeant de tout détail inutile. La tension dramatique de chacun des textes est exemplaire. Tout comme la forme de chacun d'eux. Le style propre à Annie Saumont, sa syntaxe réussit à aplanir l'action qui se déroule dans ses nouvelles pour mieux dévoiler la conscience qui émane de ses personnages. Annie Saumont est une sprinteuse accomplie : le coup de départ donné, seule compte la ligne d'arrivée. Et c'est le lecteur qui se retrouve le plus souvent le souffle coupé après chacune des courses. Sans conteste un recueil des plus réussis.

Jean-Paul Beaumier

Rawi Hage

CARNAVAL

Trad. de l'anglais par Dominique Fortier

Alto, Québec, 2013, 376 p. ; 25,95 \$

Il est entré en 2006 par la grande porte avec un roman qui lui a valu plusieurs récompenses bien méritées. *Parfum de poussière* a donné un nom à Rawi Hage. Dans une traduction relevée de Dominique Fortier, reconnue elle-même pour avoir commis quelques belles pièces littéraires chez Alto (*Les larmes de saint Laurent*, par exemple), *Carnaval* con-

Roman des origines

Roman ? Bien sûr, mais aussi coup de sonde dans le passé québécois et dans certaines de ses réticences. Question simple d'André Vanasse : « Qui sont mes ancêtres ? », mais qui lance d'amples et imprévisibles vibrations quand se lèvent les réponses. Avec sérénité et culture, Vanasse les soupèse et les laisse monter à l'assaut de nos préjugés.

Ce nom de Vanasse, d'où vient-il ? Contrairement à tant de noms qui révèlent tel ou tel département français, comme le Perche ou le Poitou, celui de Vanasse serait-il orphelin ? D'où une quête qui tient du roman par le caractère incarné de ses péripéties et de la recherche généalogique par la rigueur de ses vérifications. Le lecteur sera guidé à travers plusieurs siècles, saluera diverses villes hanséatiques, côtoiera les plus glorieux artistes, il déplorera aussi les débordements du fanatisme et les abjurations forcées. Les personnages que crée (ou ressuscite) l'auteur rendront tangible et douloureuse une errance qui, souvent, ressemble à une fuite.

La quête que raconte Vanasse s'amorce à Cracovie au début du XVII^e siècle, au cœur de la population juive. La Pologne, pays aux frontières variables, zone tampon déchirée par les voracités territoriales des voisins, compte une population juive d'abord confinée aux métiers modestes ou dévalorisants. Au seuil de la Deuxième Guerre mondiale, avocats et médecins juifs constitueront toutefois la moitié des effectifs de ces deux professions à Cracovie et à Varsovie. Ne lisant pas l'avenir, le jeune Pawel ne sait pas que les choix offerts à ses semblables déborderont tout à l'heure les métiers de leurs géniteurs : il s'impatiente, répugne à devenir, à son tour, un boucher chargé des rites prescrits par la Bible, rêve du lointain et du différent. Sa grand-mère, discrètement, le pousse à oser ; il part.

S'ensuit un périple dont Vanasse déploie les inattendus commerciaux, sociaux, artistiques, religieux. La prospérité favorise Amsterdam, Hambourg, Gdańsk. Les têtes couronnées se disputent peuples et allégeances, modifiant les orthodoxies, les intimidations et les cruautés... Pawel obéit aux courants et se fonde, pour survivre, dans d'autres mœurs. Quand il transmettra la vie à ses descendants, des pans de son identité se seront modifiés : la judéité sera dissimulée, noms et patronymes auront adopté un autre visage, les arts auront occupé le terrain évacué par le commerce.

Comment ce nomadisme aurait-il pu cesser ? Au nom de quel enracinement ou grâce à quelle peur l'Atlantique aurait-il empêché le descendant du boucher juif de Cracovie de chercher survie, sécurité et liberté en terre canadienne ? Après tout, *Pawel Szojchet* répondait depuis son arrivée à Varsovie au patronyme d'origine allemande de *Hase*, puis au patronyme hollandais *van Haas* au contact d'Ams-

terdame, puis au patronyme canadien de *Fly*. Le roman de Hage, par sa verve et sa maîtrise, firme la verve de l'auteur montréalais né au Liban et en assure la crédibilité.

Fly, comme voler. Fly, comme la mouche. Mais Fly, c'est aussi un chauffeur de taxi atypique qui évolue dans un imaginaire auquel pourrait rêver Tim Burton dans ses fantasmes urbains glauques. D'abord élevé dans l'univers circassien des hommes forts et des femmes à barbe, parmi les nains et les clowns des foires itinérantes, Fly vient s'établir en Amérique, où il sillonne depuis les rues d'une

grande ville au volant de son taxi.

D'entrée de jeu, Bakhtine – grand spécialiste du carnavalesque rabelaisien – est cité en exergue, ce qui annonce du coup la tonalité emphatique de cette œuvre festive faisant la part belle aux formules spectaculaires. L'écriture colle bien à l'effervescence de junkie du texte de Hage : nerveuse, excitée, aux antipodes de la sobriété. Mais la psychologie de Fly, située en bordure du conformisme, ne s'est pas forgée seulement au contact des



terdam et, enfin, à celui de *Paul Vanas* depuis Rouen ! Quand il fuira Rouen balayée par l'intolérance, il ne fera que poursuivre sa mue : c'est à un jeune *Vanasse*, dont nul ne soupçonne la judéité, que les Québécois demanderont d'embellir de sa musique les noces, les soirées, les rituels catholiques...

Homme d'immense culture, de tact et de lucidité, André Vanasse adresse ainsi à la société québécoise de pertinentes questions. Sans durcir l'hypothèse à laquelle le roman a donné place et créance, il la laisse flotter : « Suis-je ou non le descendant de Pawel ? » Sans lourdeur ni culpabilisation, il suscite le questionnement : « De quel métissage sont peut-être issus les Québécois pure laine ? » Quand *La flûte de Rafi* aura révélé que les patronymes allemand de *Hase* et hollandais de *Haas* signifient lièvre, alors que le français réserve le mot *hase* à la femelle du lièvre, peut-être admettra-t-on que les patronymes familiers (Lelièvre...) peuvent voiler des hérédités inattendues. Invitation au pluralisme ?

Outre son écriture toujours élégante, André Vanasse aura investi dans ce bouquin d'amples recherches. Il aura montré, par exemple, que les chansons d'origine française récupérées dans les albums de *La bonne chanson* ne représentaient qu'une fraction d'un art riche et diversifié. Tout comme il aura osé une hypothèse audacieuse à propos de la peinture des maîtres hollandais : « Or le fait que les Espagnols aient repris leurs hostilités dès 1620 contre la Hollande a eu pour conséquence de nous couper non seulement du marché de la côte Atlantique, de l'Italie surtout, et de la Méditerranée, mais aussi de l'Amérique. Résultat ? Des pigments régulièrement utilisés avant les affrontements avec les Espagnols sont devenus très chers sinon introuvables ». D'où, peut-être, le clair-obscur de Rembrandt...

Belle fécondité du doute et de la culture.

Laurent Laplante

André Vanasse LA FLÛTE DE RAFI

XYZ, Montréal, 2013, 317 p. ; 25,95 \$

artistes saltimbanques : ses réflexions acérées évoquent parfois à certains égards une forme de sagesse parallèle, tout droit tirée de la marge malsaine des psaumes démoniaques des *Chants de Maldoror*. L'histoire racontée dans *Carnaval* importe en fait moins que les récits multiples qui en composent par accumulation la toile. Il ressort de ces portraits ébauchés une représentation décapante de l'humanité, un témoignage des petites misères et grandes splendeurs

de la vie. Par le détour des nombreux personnages secondaires ou clients sur lesquels Fly pose son regard, c'est surtout de lui qu'il parle, comme s'il se livrait couche par couche.

Si le roman n'est pas exempt de quelques passages à vide (car tout n'est pas d'intérêt égal dans une telle parade d'anecdotes truculentes), Rawi Hage maîtrise l'art de traiter de sujets triviaux avec une vive intelligence, une érudition impressionnante, réussissant à faire



cohabiter les registres du comique et du sublime dans ce spectacle désespérant de la décadence de notre civilisation occidentale moderne.

Simon Roy

William S. Messier DIXIE

Marchand de feuilles, Montréal, 2013,
165 p. ; 24,95 \$

Depuis ses débuts avec *Townships* et *Épique*, William S. Messier présente l'oralité non pas comme un relent de folklore, mais comme une réalité contemporaine susceptible de décrire des espaces de créativité et de résistance qui s'inscrivent à la périphérie tout en étant connectés aux lieux étrangers. Dans *Dixie*, ce procédé du ressassement du connu par la connexion avec des histoires contées et des rumeurs affolantes ou loufoques trouve sa réalisation la plus aboutie et maîtrisée. En suivant, dans la région Brome-Missisquoi, la famille Huot dans ses démêlés avec un fuyard du Vermont, Messier parvient à décrire un imaginaire de la frontière, qui n'est pas sans rappeler une version festive de *La trilogie des confins* de Cormac McCarthy. La frontière, comme vide, clôture, mais surtout passages clandestins, où les fantômes, les conflits, les djobeurs et la bagosse circulent, est traitée dans *Dixie* comme parcours incessants, la plupart du

Comeau poète

L'amour est-il une quête impossible ? Ne sommes-nous que des « anges déchus » courant vers l'impossible ? Et pourtant, nous dit Fredric Gary Comeau, il faut savoir goûter *la joie vertigineuse des anges déchus*. D'un recueil à l'autre, Comeau traite inlassablement des deux mêmes thèmes, réussissant à les explorer de multiples façons : l'amour, toujours inassouvi, mais toujours passionné, et le voyage, longue suite de pays où il porte ce qu'il nomme son « errance » et qui viennent donner à ses poèmes différentes textures.

Le titre n'est pas sans évoquer cette phrase de Baudelaire : « [U]ne ivresse vertigineuse suivie d'un nouveau malaise », tirée de son essai *Du vin et du haschisch* (1851). Le poète demeure « à l'affût toujours / des appels à l'errance d'anges égarés », tout en étant déterminé à « [cracher] des chants d'anges déchus / jusqu'à ce que les cieux [lui] répondent ».

Les 144 poèmes de quelques vers chacun brossent un portrait complexe du cheminement amoureux d'autant plus qu'il s'agit moins de l'évocation de relations amoureuses que des questions ontologiques que le poète se pose « entre l'immense colère qui [l]'habite / et ton absence couleur de vertige » ou encore « entre l'abîme et le commencement ». C'est dans cet interstice que naissent les textes. Le nombre de poèmes est en lui-même symbolique de cette démarche tendue vers un accomplissement qui échappe malgré tout à l'auteur. Aussi, le recueil naît « après onze années d'errance », donc durant la douzième année : le choix du chiffre 12 contribue à cette même symbolique. Cette quête dont le poète émerge lui a permis de prendre conscience que « [s]on corps commence à comprendre / certains contours du verbe aimer ».

On le sait, Comeau est un auteur-compositeur-interprète et sa poésie est empreinte de musique, tant dans les images que dans la volonté d'écrire comme si c'était des notes de musique. Cette façon de faire texture les poèmes et crée des atmosphères qui peuvent avoir plus d'importance que le sens même du texte. Chaque poème exprime une sensation, une impression, une émotion que le suivant peut remettre en question. Les textes se répondent ainsi, moins par la portée de leur sens que par celle de leur pouvoir d'évocation. On retrouve ce même type d'approche dans ses chansons alors que musique et parole semblent se jouer l'une de l'autre, tout en étant inséparables.

Alors, nous dit-il, « je me suis si souvent égaré / que j'ai perdu ma propre trace ». Et c'est cette recherche de traces qui est au cœur même de ce recueil.

David Lonergan

Fredric Gary Comeau

LA JOIE VERTIGINEUSE DES ANGES DÉCHUS

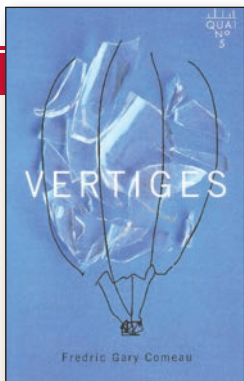
Écrits des Forges, Trois-Rivières, 2013, 152 p. ; 16 \$



temps en pick-up. C'est un lieu d'histoires et de métamorphoses. Cet extrême sud québécois, en constant contact avec les États-Unis, est renvoyé autant au Nord, par sa logique de la frange sociale, son exigüité, sa brusquerie, qu'au Sud, avec ses distilleries, son banjo, sa musique, sa complainte joyeuse, son passé non résolu. Il y a là un grand mérite de la part de Messier : établir une analogie entre le Québec et le sud des États-Unis qui n'est ni forcée ni appuyée, tout coulant autour des *tall tales* que chacun reprend en scansion, du banjo découvert qui agit comme artéfact, mémoire, prothèse et refuge.

La galerie de portraits présentés dans *Dixie* révèle une véritable multiplicité des formes d'existence de cette frontière québécoise. En amalgamant les générations, en insistant sur la formation des rumeurs, surtout celles à propos de l'étranger par excellence, le fuyard, et du familier le plus intime, l'ancêtre, membre d'un trio de renégats, l'auteur d'*Épique* construit un récit polyphonique, où tout un chacun redécouvre son agentivité, sa capacité à modeler son monde par la parole, par la musique, par les refuges qu'on se crée, par les rituels, comme celui de l'inauguration des bécosses dans les champs. Le jeune fils des Huot, Gervais,

est atteint d'une maladie qui le confine au sommeil en cas de stress, mais il n'en demeure pas moins actif et capable de participer, du haut de ses sept ans, à la mythologie quotidienne. La prose de Messier est souple, elle accueille autant un vocabulaire précis de la routine ouvrière qu'un parler populaire, jamais présenté pour sa truculence, mais pour son originalité, sa cadence, sa précision. Il en résulte un roman vif, drôle, profond, chargé d'histoires, de tentatives de transmission, d'un goût pour l'ouverture et le rituel comme on en trouve peu en littérature québécoise. Les lieux sont riches, chargés, portés par des descriptions



Comeau romancier

Un chassé-croisé de personnages dans une suite de villes d'où émergent Moncton, Montréal, Santa Fe, Antibes, New York et une dernière qui annoncera la fin de la quête. Ainsi se déroulent ces *Vertiges*. On y retrouve la plume vive, qui sait créer des atmosphères, du poète et auteur-compositeur-interprète Fredric Gary Comeau avec – et ce n'est pas négligeable – une façon élégante et parfois empreinte d'humour de sculpter des personnages en quelques lignes. Cet excellent premier roman est habité par les thèmes familiers de Comeau : amour, errance, recherche de l'inédit, ouverture au monde et volonté de s'inscrire dans le monde.

Une écriture au présent comme si l'action se déroulait devant nous. Un découpage en 170 courtes scènes qui pourraient servir de base à un scénario de film. Huit personnages principaux qui se connaissent, d'autres pas. Des êtres qui cherchent, qui se perdent puis se retrouvent.

Antoine Bourque, « un jeune poète acadien », et Naquib, un gynécologue un peu perdu, sont amis depuis longtemps. Hope Fontaine cherche un sens à sa vie alors qu'elle va aborder la vingtaine et se lie avec Olivier, un adolescent désireux de découvrir le monde. Victor Bouquet, un vieux peintre canadien, travaille à Antibes sur une série de tableaux inspirés par des poèmes de son ami Kasuo Kuniba, un Canadien d'origine japonaise vivant principalement en Espagne. Il y a aussi Jesus, un jeune acrobate argentin habitant à New York et qui rêve d'écrire un roman. Tous ces personnages et quelques autres vont se retrouver en un même lieu en même temps, mais pour différentes raisons. Et la tragédie qui ouvre l'œuvre répondra à celle qui la clôt. En filigrane, le recueil d'Antoine déposé par Naquib dans le désert qui entoure Santa Fe et que trouve Grace, la mère de Hope. Grace est persuadée que sa fille doit rencontrer l'auteur du recueil et qu'il sera l'homme de sa vie.

Tous vont connaître un moment de déséquilibre, de « vertige », un moment de tension qui les mènera un peu plus loin en eux-mêmes. Car il s'agit de quêtes ou peut-être même d'une quête, celle d'une humanité qui tente de donner sens à la vie.

Le texte est généreusement parsemé de références musicales, littéraires et artistiques, et pimenté de jugements parfois à l'emporte-pièce (« — Richard Serra. — C'est lourd. ») qui colorent les personnages. Unique bémol : certains dialogues prosaïques ; mais comme ils sont rares, ils ne nuisent guère au plaisir de lire.

David Lonergan

Fredric Gary Comeau

VERTIGES

XYZ, Montréal, 2013, 189 p. ; 19,95 \$

jamais surplombantes, décollées de la terre, mais toujours en mesure de brosser en quelques lignes la trame d'une continuité. Enfin, il faut souligner que le roman est accompagné de gravures sur bois qui s'intègrent parfaitement à la forme du récit ; témoignages réactualisés d'une pratique ancienne et encore artisanalement significative, ces dessins proposent des images qui rectifient notre lecture des descriptions, en nous forçant à revoir des détails, à cerner comment est rendue la fébrilité de l'écriture.

Michel Nareau

Roger Magini

ILITCH, MORT OU VIF

Grasset, Paris, 2013, 137 p. ; 19,95 \$

Le parcours de Roger Magini n'est pas banal. Natif de Monaco, il a établi ses quartiers dans la jeune vingtaine au Québec, où il a résidé quelque quarante ans, au cours desquels il aura fait paraître une douzaine de titres, dont deux se sont classés finalistes au Prix du Gouverneur général du Canada : *Un homme défait* (1995) et *Styx* (2000). Il profite maintenant de son retour en France pour publier chez Grasset *Ilitch, mort ou vif*, une œuvre dense d'une qualité d'écriture

remarquable, aussi sobre que précise.

Il y a quelque chose de virtuose dans cet art de pénétrer avec tant de pertinence les voies d'un peuple qui nous est étranger. Dans *Ilitch*, Magini nous transporte dans ce qui constitue les fondements mêmes de l'âme russe, aussi bien dans ses tourments que dans ses emballantes velléités révolutionnaires qui l'auront marquée au cours du dernier siècle.

Cloué à son lit d'hôpital, Charlie Boy fait appel aux bons services de son ami tout simplement nommé *Narrateur* pour qu'il lui raconte l'histoire de Vladimir Ilitch Oulianov, dit Lénine, une histoire agrémentée d'une pléthore de détails ►



maintenant l'illusion des succès d'Ilitch. Qu'il s'agisse d'une affabulation ou plutôt d'une fable philosophique, ce roman est avant tout une bouée de sauvetage lancée à celui qui se noie, dans l'espoir de tenir la Camarde à distance. En sursis depuis qu'il a été condamné par les médecins, Charlie Boy laisse donc cette voix intarissable entretenir la flamme rouge, comme une sorte de soins palliatifs pour l'âme. *Narrateur* s'amuse donc au fil de ses visites à l'hôpital à refaire l'histoire et imagine à Ilitch en fauteuil roulant une vie rêvée où les entorses à la vérité historique ne sont pas seulement tolérées, mais surtout souhaitées.

Même si le texte de Magini parle à l'intellect d'abord plutôt qu'au cœur en raison d'une culture foisonnante, les pages les plus marquantes d'*Ilitch, mort ou vif* restent celles, si justes, où sont évoqués les derniers moments d'un homme déchu, ce Charlie Boy étique qui s'accroche à la vie, suspendu aux lèvres de celui qu'il aime appeler *Narrateur*.

Des films ingénieux comme *Big Fish* (Tim Burton) ou *Good Bye Lenin!* (Wolfgang Becker) nous ont montré que l'art de créer une illusion peut pallier bien des maux. Peu importe en fait si ce en quoi on prête foi est véridique ou pure chimère, car la fiction vaut bien au final la réalité. Roger Magini livre avec *Ilitch, mort ou vif* le récit passionné d'une uchronie autour de celui qui aura rêvé pour sa chère patrie d'une utopie prolétaire.

Simon Roy

Ludmila Petrouchevskaïa LES NOUVEAUX ROBINSONS

Trad. du russe par Macha Zonina
et Aurore Touya

Christian Bourgois, Paris, 2013, 184 p. ; 26,95 \$

Ludmila Petrouchevskaïa a publié son premier ouvrage en 1972, sous Brejnev, à une époque de durcissement idéologique, marquée par la peur et l'exil de ses écrivains. Il lui a fallu attendre dix ans avant de voir édité à Moscou son second livre. Depuis ce « dégel », une trentaine de romans et recueils de nouvelles ont fait la renommée de cette auteure russe. On l'a d'abord connue ici avec *Immortel amour* et *La nuit m'appartient*, roman bouleversant et cynique, paru comme l'autre dans les années 1990 chez Robert Laffont.

Les nouveaux Robinsons réunit une quinzaine de nouvelles fantastiques ou étranges publiées dans diverses revues. Voilà un univers fascinant, entre fable et réalisme tragique, entre ciel et boue, entre mort et vie. Des femmes et des hommes y ont froid, y ont faim. Ils errent dans des steppes infinies, des forêts denses, des décharges, traînent leurs blessures sur les larges avenues d'une possible Léningrad, les ruelles grises et puantes de Moscou, où c'est toujours chacun pour soi. La Russie de Ludmila Petrouchevskaïa est immobile, voire statufiée. Difficile de dire à quel moment se situe telle ou telle nouvelle. Durant le communisme, avant, après ? Dans l'éternelle pénurie des

marchandises, on avale sa bouillie. On est soldat dans une éternelle guerre. On bat sa femme. On boit. On s'en fait pour ses fils et filles. Mais surtout on vit dans la connaissance d'un autre monde. Derrière les murs, les morts nous entendent, préparent leur vengeance, ou nous appellent.

Les croyances païennes et chrétiennes orthodoxes pétrissent depuis des siècles le mode de vie des Russes. Encore aujourd'hui, on s'étonne de voir une telle foi dans l'au-delà chez un peuple interdit de religion pendant plusieurs générations. Pourtant, rien de plus normal quand la vie quotidienne vous laisse à ce point insatisfait. C'est cette Russie-là que nous dépeint merveilleusement l'auteure : le pays d'à côté, où chacun, pour une fois, paie son dû.

Judy Quinn

Andrée Laurier MER INTÉRIEURE

Lévesque, Montréal, 2013, 184 p. ; 14 \$

Andrée Laurier a publié six ouvrages depuis 1995, dont quatre romans. Parmi ceux-ci, *Mer intérieure*, deuxième volet d'un cycle publié en 2000 et réédité en 2013. *Le jardin d'attente* clôt cette trilogie qui avait commencé par *L'ajourée*.

Ce roman s'étend dans un long souffle fragilisé, où les mots s'accordent pour inventer une musique venue d'une dimension inconnue. Dans ce récit, les personnages ne respirent pas, ils emplissent l'espace et se recommencent... Ils s'accrochent aux heures et n'ont pas d'âge, sinon celui de l'enfance. Et ils parlent par petites phrases vaporeuses, dans une narration qui prend racine au creux des émotions.

Claudia, 21 ans, part à la recherche d'elle-même en voulant retrouver la trace d'Hélène, qui a survécu à l'accident dans lequel sa mère Caroline a perdu la vie il y a plusieurs années déjà. Malgré le temps qui a passé, elle cherche encore à « revenir du choc », à se définir, à « s'assouplir ».

Dans son désir de refaçonner sa mère disparue sur la glace d'une bretelle d'autoroute, Claudia s'arrime au mince présent d'Hélène, la survivante de cet

« Magnifique »

Même une minuscule réserve serait de trop : ce roman est, de part en part, une réussite. Que son héros fasse un fou de lui au jugement de sa fille de neuf ans ou qu'il dialogue avec *le monstre aux yeux verts de la jalousie* dont parle Shakespeare, que son héroïne cultive en douce ses aspirations professionnelles au risque d'exacerber les soupçons de son mari, Jean Lemieux demeure maître du jeu : il rend émouvant et apparemment irréversible l'attédissement de leur amour. Mieux encore, il coiffe d'un dénouement aussi plausible qu'inattendu un imbroglio où rien ne manque ni n'est superflu.

Patrick le Québécois et Eva la Pragoise se rencontrent à Prague sous les regards croisés et peut-être moqueurs de Crazy Frank, alias Kafka, et de Wolfie, l'avatar de Wolfgang Amadeus Mozart. Patrick se dit auteur, Eva vit pour sa clarinette. Lui n'a cependant que de vagues projets dans sa besace, elle, deuxième clarinettiste, attend que disparaisse un premier clarinettiste hélas ! en bonne santé. Ils se regardent, se plaisent et se disent : « Let's do it ! » Et ils le font : mariage, départ, débarquement à Québec, emplois divers pour lui, clarinette pour elle.

Une dizaine d'années et deux enfants plus tard, Eva vit toujours sa passion, mais Patrick végète. Au lieu d'un couple tiré vers le haut par l'urgence d'écrire et celle d'enchanter par la clarinette, coexistent un père mangé par le bricolage et une femme toujours en quête du mieux. Enlisement, frustration, vide affectif. Eva, pour mieux présenter sa candidature à un prestigieux orchestre étranger, prépare un voyage avec un musicien. Patrick, mis en transe par un ragot, verse du coup dans une jalousie délirante. Après quelques scènes disgracieuses, Patrick, boudeur, s'exile à Prague, tandis qu'Eva se demande comment le couple en est arrivé là.

Lemieux ne prétend pas recoller magiquement les morceaux. Il se borne à exiger de Patrick un instant de lucidité : « Contrairement à Eva, l'art ne répond pas, chez moi, à une pulsion vitale ». Aveu qui rejoint le verdict d'Eva : « C'est TOI qui as disparu, peu à peu, depuis la mort de ton père. Tu as négligé ta carrière, ton écriture, ton travail de professeur ». Pour qu'enfin les cendres rougissent, il faudra que, face à la ferveur musicale de sa femme, renaisse en Patrick l'absolue nécessité de l'écriture. Il n'est pas bon, semble dire Lemieux, qu'une ferveur brûle seule. Magnifique.

Laurent Laplante

Jean Lemieux

PRAGUE SANS TOI

Québec Amérique, Montréal, 2013, 187 p. ; 22,95 \$



impact, celle qui a vaincu la mort mais qui a perdu le souvenir de sa vie, qui est finalement « sortie du non-temps où l'avait mise son amnésie pour arriver à ce non-être » qui la définit maintenant. C'est dans ce *non-être* que Claudia cherchera le souvenir de sa mère, ce qui permettra à Hélène de se réapproprier quelques filets de souvenirs, en côtoyant des êtres qui l'ont un jour croisée, dans son passé effacé.

« Je voyage tellement mieux assise », confie Hélène, d'entrée de jeu. Et Claudia met la table, lui présente ses découvertes du monde, lui offre un bagage de nouveaux souvenirs susceptibles de meubler sa mémoire presque vierge.

L'absence, dans le regard que posent les protagonistes sur leur intériorité, n'a pas besoin de miroir pour se réfléchir. D'ailleurs, des miroirs, il n'y en a point

dans l'univers d'Hélène, la « femme ajoutée », celle « qui n'est plus personne », qui camoufle le peu qu'il reste de sa représentation matérielle sous des vêtements informes et trop amples et qui déplace à petits pas son corps de survivante.

Dans *Mer intérieure*, les images s'éclaircissent au fil du récit, en suivant l'évolution des paysages visités. La lumière renaît lentement, très lentement de cet univers sombre où les regards ne se croisent pas, se cherchent et parfois se devinent. Les mots mêmes participent à cette renaissance, suivent une lente progression, s'animent au rythme des printemps qui jalonnent ce parcours.

Récit de Claudia, une jeune fille devenue femme sans la présence de sa mère, ou récit d'Hélène, un être dont l'absence de passé a effacé son existence dans le

présent, *Mer intérieure* se veut porteur d'une quête de soi qui laisse émerger une conscience collective.

La symbolique et la musicalité appuyée de ce roman poétique le rendent quelque peu hermétique par moments et, pour y accéder tout à fait, il faut faire preuve d'une certaine persévérance. Malgré cette limite, il s'agit d'un roman qui nous habite longtemps, une fois la lecture terminée, et qui mérite qu'on s'y attarde, pour les images qui surgissent, pour les bijoux de phrases, pour le parcours fragilement triomphant recréé sous nos yeux. Chaque mot est comme une perle à l'intérieur de sa coquille dans une mer aux mille trésors ; la prose d'Andrée Laurier se veut exigeante et paradoxalement ressourçante.

Julie Pelletier